



HAL
open science

”Bridezilla”, mariée au bord de la crise de nerf: une nouvelle figure de l’hystérique ?

Florence Maillochon

► **To cite this version:**

Florence Maillochon. ”Bridezilla”, mariée au bord de la crise de nerf: une nouvelle figure de l’hystérique ?. 2024. hal-04054061

HAL Id: hal-04054061

<https://hal.science/hal-04054061v1>

Preprint submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Bridezilla », mariée au bord de la crise de nerf : une nouvelle figure de l'hystérique ?

Florence Maillochon

Directrice de recherche au CNRS

Centre Maurice Halbwachs (CNRS/ENS/EHESS)

48 boulevard Jourdan, 75014 Paris

florence.maillouchon@ens.fr

06 03 86 46 41

Les recherches de F. Maillochon portent sur les relations interpersonnelles (amitié et sexualité chez les adolescent.es, violences subies par les femmes, relations conjugales et lien du mariage) qu'elle aborde, grâce à des méthodes mixtes, comme des espaces de manifestation et de construction du genre.

RESUME :

Le terme de *bridezilla* (contraction de *bride* et de *Godzilla*) désigne une future mariée obsessionnelle et insupportable pour son entourage. Il réactive en quelques sortes la figure de l'hystérique. L'histoire en apparence anecdotique de ce terme illustre la manière dont la psychologisation d'un problème permet d'occulter les mécanismes de sa construction sociale (en l'occurrence le rapport de genre qui structure le couple contemporain et notamment les préparatifs du mariage) et annule ainsi toute possibilité d'analyse et de résolution de celui-ci.

MOTS CLES :

Hystérie ; couple ; mariage ; genre

« Bridezilla », mariée au bord de la crise de nerf : une nouvelle figure de l'hystérique ?

Quelques définitions de « Bridezilla » :

Fiancée, qui lors de la préparation de ses noces, en régente odieusement le moindre détail. *Wikipedia (français)*

A bride whose behavior is seen as demanding or unreasonable. *Wikipedia (anglais)*

One ridiculous spoiled bitch that thinks she is the center of the universe, just because her “how” (the wedding) is 18 months from now. Everyone else in the world has to drop everything and come running in this prime-donna's mind. The marriage will not last more than a couple of years, if the groom to be is lucky. *Urban Dictionary*

En France, le nombre de mariages et le taux de nuptialité diminuent depuis les années 1970. Pour autant, les noces continuent d’occuper une large place aussi bien sur la scène publique que privée. Le mariage est devenu au cours des vingt dernières années une fête de plus en plus spectaculaire qui n’initie plus le couple, mais l’institutionnalise et le met en scène. La fête doit donc être une réussite, à l’image du couple qu’elle symbolise (Maillochon, 2016). Le secteur commercial, qui a bien compris la manne financière que représentaient des époux de plus en plus âgés, est en partie responsable de l’amplification des fêtes nuptiales (Ingraham, 2008) et a trouvé un précieux allié dans les réseaux sociaux. Depuis la fin des années 1990, Internet s’est progressivement imposé comme un partenaire incontournable de l’organisation des noces : de simple carnet d’adresses à ses débuts, le réseau a progressivement fourni des espaces d’information, de conseils, d’entraide grâce à des forums, puis des blogs. Pinterest, Facebook, Instagram complètent désormais la panoplie des outils incontournables des futurs mariés qui relaient, en l’illustrant, l’injonction sociale à faire de son mariage le plus « beau jour de sa vie », au sens propre.

C’est dans ce contexte d’expansion des noces (Maillochon, 2019), dans un environnement hyper connecté, que le terme de « *bridezilla* » est apparu¹. Il est la contraction du mot « *bride* » (mariée) et du nom « *Godzilla* », issu d’une série japonaise des années 1950, remise au goût du jour dans les années 1990. En écho à l’énorme monstre préhistorique qui se repait de radiations nucléaires, la *bridezilla* désigne une future mariée qui se transforme en furie à l’occasion des préparatifs de son mariage. Créature aux appétits féroces, pointilleuse et maniaque, elle est une insatisfaite chronique, prête à tout pour arriver à ses fins : la réalisation d’une belle fête. Le phénomène est très médiatisé aux Etats-Unis. En 2004, il a donné lieu à une série de télé-réalité nord-américaine, *Bridezillas*, dont la 13^{ème} saison a été présentée en 2020, après l’interruption du programme entre 2013 et 2017. Avec 220 épisodes de 42 minutes, la série illustre les différentes situations où ces femmes sèment la terreur autour d’elles. Elle met en scène, de manière épique, « les mariées les plus folles, les plus délirantes qui préparent leur mariage sur fond de querelles familiales et de guerres de réseaux sociaux. En se dirigeant vers l’autel, elles font le vœu que personne ne pourra entraver la réussite du plus beau jour de leur vie² ». Chaque épisode souligne un travers de ces véritables furies dont les états d’âme sont

¹ Sa première occurrence semble revenir à une journaliste du Boston Globe en 1995.

² Présentation de la série sur WE tv : <http://www.wetv.com/shows/bridezillas/about#about>. « Bridezillas celebrates the craziest, most over-the-top brides wreaking wedding day hell with epic meltdowns, family feuds & social media wars! As they take the plunge to the altar, they vow no one will get in the way of their ‘perfect’ day! ».

illustrés dans des vignettes aux visages grimaçants, mâchoires serrées, sourires carnassiers et fronts plissés, loin de la représentation de la beauté de la mariée, touchée par la grâce et l'amour. La série de télé-réalité nord-américaine n'est pas diffusée en France, et la série « Quatre mariages pour une lune de miel »³ n'en est qu'un pâle succédané. Centrée sur les futures épouses, elle met quatre femmes en concurrence pour réaliser le plus beau mariage et remporter une cagnotte dédiée à leur voyage de noces. La tension entre femmes est importante, mais les cas présentés sont moins extrêmes. En France, le terme *bridezilla* est surtout présent dans la blogosphère du mariage (il est une figure récurrente de « mêmes » sur les réseaux sociaux). Toutes les mariées qui sont « tombées dans l'engrenage » de préparer un beau mariage le connaissent et le relaient à leur tour.

L'invention de ce terme soulève plusieurs questions. Comment la figure « monstrueuse » de la *bridezilla* a-t-elle pu se développer dans l'univers du mariage peuplé jusqu'à présent de princesses et de princes charmants ? Pourquoi, à l'époque où le mariage repose sur une expérience conjugale fondée sur l'amour partagé et sur l'égalité en droit des partenaires (Daumas, 2004), n'existe-t-il pas de *groomzilla* ?⁴ La transformation monstrueuse semble ne se développer que chez les femmes, comme s'il était chevillé au féminin. Pourquoi les femmes sont-elles les principales courroies de transmission de ce terme, qu'elles se déclarent affligées par cette « folie furieuse » ou redoutent viscéralement de l'être ? Car le recours à la chimère « bridezilla » serait un moindre mal par rapport à l'image repoussoir de la mégère frénétique et ridicule qui fait plus peur encore : « la femme hystérique ».

L'article montre que les usages médiatiques du terme - comme les usages personnels des mariées et de leur entourage - sont une forme de modernisation ou d'euphémisation de la figure de « l'hystérique » qui, même sous couvert d'humour, n'échappe pas à l'antiféminisme primaire qu'elle véhiculait jusqu'à sa disparition théorique du vocabulaire médical (partie 1). En effet, la manière de qualifier et d'essentialiser les symptômes de la *bridezilla* n'est pas sans rappeler la manière dont on a biologisé l'hystérie au mépris d'autres formes d'explications systémiques de cette pathologie (Trillat 1984, 1986) et notamment de l'importance du rapport de genre qui lui permet de se développer (Edelman, 2013) (partie 2). Dans le cas de la *bridezilla*, comme dans celui de l'hystérique, la recherche de cure symptomatique de type psychologique plutôt que structurelle à visée sociale, ne fait que renforcer le trouble mental au lieu de le résoudre (partie 3). Réactivant la figure de l'hystérique, le terme de *bridezilla* entretient une misogynie « visible » sous forme d'humour aux dépens exclusifs des femmes. Il contribue aussi à nourrir une misogynie « ambiante »⁵ dont il s'alimente, en pathologisant et en biologisant des symptômes qui sont principalement l'expression d'un rapport social de genre.

³ Cette émission de télé-réalité française, diffusée sur TF1 entre 2011 et 2020 et désormais sur TFX, est en réalité adaptée d'une émission britannique : *Four Weddings*. Cependant, elle met également en scène les bassesses de certaines mariées, prêtes à toutes les compromissions, pour réaliser le plus beau jour de leur vie.

⁴ Dans la série de télé-réalité américaine (comme dans la série française par ailleurs), il n'existe aucun épisode centré sur un hypothétique *groomzila*. Une seule saison mentionne un homme, un *gayzilla*, qui partage donc la même condition sociale que la *bridezilla* : vouloir épouser un homme.

⁵ L'opposition entre misogynie « visible » et « ambiante » est empruntée à Maurice Daumas qui la développe dans de multiples contextes (Daumas, 2017 ; Daumas et Mekouar-Hertzberg, 2017).

L’Invention de la bridezilla : un retournement de stigmatisme de l’hystérique ou le retour de la stigmatisation ?

L’usage du terme *bridezilla* est ambivalent. Clairement péjoratif, il désigne la figure repoussoir, ce qu’il faut éviter à tout prix. Et pourtant, il est aussi utilisé par les femmes qui n’en ignorent pas la dimension négative pour s’auto-définir comme telle. Par quels mécanismes s’affublent-elles d’une telle étiquette et quels bénéfices ou préjudices en tirent-elles ? Le retournement de stigmatisme n’a peut-être pas les effets escomptés.

Une nouvelle pathologie du féminin

A priori, on ne naît pas *bridezilla*, on le devient. Et on ne le devient ni par choix, ni par plaisir, mais par contrainte, hasard ou nécessité. Les femmes témoignent dans les forums, les blogs, et les discussions entre elles de leur peur de « virer » *bridezilla*. Elles redoutent ce dérapage, comme une sortie de route non maîtrisée qui les ferait passer de la voie de la bonne épouse à celle du dragon ingérable. La frontière entre le normal et la pathologique semble ténue et la transition de l’un à l’autre toujours possible, malgré leurs précautions. Les futures mariées sont désormais averties : il s’agit d’un syndrome qui guette toutes les femmes en charge de l’organisation de leur mariage. Elles redoutent de se laisser dépasser par leur intention de bien faire. De femme pointilleuse et minutieuse dans le choix de la décoration, perfectionniste dans l’organisation de son planning, elle peut devenir obsessionnelle compulsive ; de femme attentive et exigeante, elle peut devenir excentrique et extravagante. De femmes respectables, sombrer dans la déraison, voire la folie furieuse. C’est finalement une exagération de certaines qualités réputées féminines comme le soin, l’attention, le sens de l’esthétique qui créerait la *bridezilla*, s’écartant de la retenue et du sens de la mesure qui font les bonnes épouses.

La *bridezilla* n’a pas son équivalent masculin. Même si beaucoup d’hommes s’estiment stressés, dépassés ou simplement ennuyés par les préparatifs de leur mariage, ils sont encore loin de présenter ce genre de trouble. Les hommes apparaissent au contraire protégés et/ou hermétiques à cette perte de contrôle évidente. Même si le terme de *groomzilla* existe, il ne désigne encore qu’une chimère qui, dès lors, est loin d’être effrayante ou redoutée. Au contraire, les femmes qui essaient de l’imaginer en parlent plutôt avec une certaine tendresse. Le terme de *groomzilla* n’existe finalement qu’à l’état de vœux ou de fantasmes de la part des femmes : un compagnon de route qui les accompagnerait jusque dans leur folie et leur douleur.

Un renouvellement de la catégorie obsolète de l’hystérique ?

Pour éviter ce diagnostic de folie, et la connotation misogyne qui l’accompagne, les femmes peuvent avoir intérêt à utiliser une autre étiquette – *la bridezilla* - plus humoristique que psychiatrique. Elles tiendraient ainsi à distance le risque d’un diagnostic aussi effrayant que dégradant d’une pathologie qui, au demeurant, est remise en question dans la nosologie médicale. En effet, « l’hystérie » a officiellement disparu de la Classification Internationale des Maladies (CIM 10) en 2000, même s’il est encore utilisé dans les diagnostics. Depuis sa 4^{ème} édition, le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM IV, 1994-2000), ouvrage de référence publié par l’Association américaine de psychiatrie décrivant et classifiant les troubles mentaux, n’inclut plus l’hystérie. Elle a été remplacée au profit des « Troubles somatoformes » placés dans la catégorie névrotique liée au stress et reliée aux troubles obsessionnels compulsifs (TOC) d’une part, et des « Troubles de la personnalité histrionique⁶ »

⁶ DSM IV : « Le patient est en quête d'attention de la part d'autrui, essaie de se mettre en valeur, de séduire, ou simplement d'attirer le regard ou la compassion. La séduction devient un besoin pour la personne qui vit avec ce

d'autre part. Ces derniers sont associés à un niveau émotionnel excessif et un besoin d'attention exagéré où le besoin de plaire est démesuré, des traits qui ne sont pas sans rappeler la définition de la *bridezilla* par l'Urban Dictionary citée en exergue. On ne peut certes pas attendre des mariées une connaissance pointue et renouvelée de la nosographie des troubles mentaux qui leur aurait permis de (s'auto) diagnostiquer des « troubles de la personnalité histrionique » plutôt que de redouter les dégâts d'une forme d'hystérie. On peut cependant regretter la faible publicisation de cette pathologie qui n'est pas reliée à un sexe en particulier. Le fait que la figure tutélaire des personnalités histrioniques soit masculine — un histrion — justifie peut-être que les femmes ne se reconnaissent pas immédiatement dans ce trouble. Mais l'apparition de ce terme n'a pas davantage permis l'émergence de *groomzillas*, qui se seraient soudain reconnus en train de souffrir comme les *bridezillas*.

Même si le terme de *bridezilla* semble mettre à distance l'hystérie, son utilisation n'est pas sans rappeler celle-là et, en particulier, la manière dont elle a été rendue pathologique. De nombreuses femmes qui s'identifient comme *bridezillas* revendiquent une forme d'affection inévitable qui pourrait justifier, et peut-être en partie excuser, le comportement *border line* et/ou le harcèlement qu'elles font subir à leurs proches. Même si on ne naît pas *bridezilla*, l'hypothèse d'un déterminisme biologique (plus que social) d'une telle affection n'est jamais loin dans leurs discours puisqu'elle ne touche visiblement que les personnes de sexe féminin. Les femmes parlent de leur « sang de *bridezilla* » comme pour s'excuser de ne pas pouvoir « dompter » la *bridezilla* qui sommeille en chacune d'elles. Elles se justifient par une nature féminine, et donc incontrôlable, qui les obligerait à « virer » *bridezilla*. Si de prime abord, l'argument semble pouvoir retourner le stigmaté, il contribue aussi largement à naturaliser la pathologie et à l'inscrire dans une réalité biologique indépassable. Chaque femme est une *bridezilla* en puissance, qui peut être soudainement débordée par un trop plein féminin, comme l'hystérique dont elle cherche à se démarquer.

L'absence même de substantif pour désigner la pathologie indique la difficulté de penser séparément le mal et ses victimes. La pathologie fait corps avec le malade, en l'occurrence *la* malade. Il est impossible de dissocier la maladie du sexe de la personne atteinte, comme dans la figure de l'hystérique. Pour l'historien Etienne Trillat, la nature sexuelle de la crise hystérique a toujours été évidente depuis l'Antiquité (Trillat, 1984, 1986). À partir du XVII^e siècle, Sydenham a intellectualisé et dé-sexualisé la nature de l'hystérie en abandonnant la théorie utérine au profit de la théorie cérébrale. Si « l'histoire de l'hystérie n'est jamais achevée et toujours à recommencer » (Trillat, 1984, p. 530), un certain consensus s'est établi pour la considérer comme une pathologie mentale. La définition de « l'hystérie » est encore ouverte et ses origines multiples, d'ordre neurologique ou psychologique notamment, sont discutables comme Nicole Edelman (2013) le montre dans son ouvrage qui reprend l'histoire de ce qu'elle désigne comme un mot « baladeur ». Cependant depuis Pinel au début du XIX^e siècle, l'hystérie est irrémédiablement associée au féminin et, d'après lui, le mariage serait le meilleur traitement pour soigner cette maladie nerveuse. De la même manière, la *bridezilla* ne peut pas s'affranchir du féminin mais, c'est l'ironie de l'histoire, il semble bien que ce soit désormais le mariage qui déclenche la pathologie au lieu de la soigner.

trouble affectif. Le besoin de plaire devient excessif. L'histrionique utilise le charme, et des comportements de séduction inadaptés, comme moyen d'échange, de communication, voire d'interaction. Ce mode de séduction incessante devient un outil de manipulation, afin de s'assurer que ses besoins soient comblés en priorité, au détriment de ceux d'autrui, comme un dû. À défaut d'attirer l'attention par la séduction, il se posera en victime, s'épanchera dans le dénigrement d'autrui, aura des excès de colère intense et versera dans la dramatisation émotionnelle. »

Hystérisation et simplification des troubles de la bridezilla

La persistance, dans les pratiques médicales et les représentations sociales, du diagnostic d'hystérie plutôt que d'autres « troubles somatoformes » conduit aussi à masquer une partie des problèmes dont souffrent les *bridezillas*. En insistant sur la partie la plus visible et la plus spectaculaire de leur affection (les phases aigües, proches d'une crise maniaque), cette grille de lecture occulte l'autre phase (les accès dépressifs) qui l'accompagne fréquemment. En effet, les « pétages de plomb », l'excès d'agressivité, les débordements furieux vont généralement de pair avec des crises d'angoisses, d'abattement, de perte de confiance en soi des futures mariées face aux préparatifs du mariage : des *todolists* toujours plus longues, des prestataires ingérables, des impondérables, etc. Ces moments de doute et de remise en question sont souvent passagers, mais les futures mariées frôlent parfois le *burn-out* qui, comme dans l'espace professionnel, est encore mal repéré et reconnu. Nombreux aussi sont les cas de *wedding blues*, c'est-à-dire de dépression post-nuptiale, non pas liée à l'exercice de la vie conjugale, mais à la perte de substance d'une vie qui n'est plus entièrement tournée à la réalisation de la fête du mariage.

En se confortant dans l'observation d'une seule facette du problème, le diagnostic d'hystérique conduit à minimiser la souffrance individuelle. La *bridezilla* n'apparaît pas comme une malade digne de compassion, comme pourrait l'être une personne atteinte de TOC. Elle n'est pas considérée comme victime d'un mal, mais plutôt comme fauteuse de trouble : une provocatrice. C'est moins son désordre intérieur qui dérange que le trouble à l'ordre public qu'elle suscite, renvoyant à la manière dont la pathologie mentale, notamment l'hystérie, a été pensée au XIX^e siècle. En effet, la souffrance féminine n'est pas considérée et traitée de la même manière que la souffrance individuelle. Les travaux de sociologie médicale ont bien montré que bon nombre de pathologies étaient sous-diagnostiquées ou mal traitées, de même que la recherche à leur égard était sous-dotée lorsqu'elles touchaient exclusivement, ou principalement, les femmes (l'endométriose en étant une illustration). Les futures mariées n'échappent pas à cette inégalité de traitement, en acceptant de souffrir d'un mal féminin qu'elles jugent finalement inévitable, voire en partie bénéfique, car fonctionnel. En endurant une obsession malade, potentiellement embarrassante pour les autres mais surtout auto-destructrice, la *bridezilla* pense en effet atteindre un niveau d'acuité et d'efficacité qui lui permettra de se dépasser pour réaliser l'impossible. En sorte que la pathologie serait le prix nécessaire à payer pour réaliser leur rêve - le plus beau jour de leur vie.

Pour une étiologie sociale de la pathologie

Si le syndrome de la *bridezilla* était associée au féminin, comment expliquer alors que certaines femmes développent la pathologie et pas d'autres ? Dans l'hystérie, les causes purement neurologiques ont été progressivement abandonnées au profit de fondements psychopathologiques relativement consensuels, même si sa disparition du DSM peut être vécue comme un affront à l'ensemble du corpus freudien. L'hystérie proviendrait de l'épreuve de la différence des sexes et de la difficulté d'intégrer un féminin qui ne peut se définir qu'en tant qu'absence de sexe ou de sexe « châtré » (Schaeffer, 2000). Si l'hystérie relève d'une exaspération de ce que la conflictualité de la différence des sexes impose au féminin dans une dimension psychologique ou psychanalytique, on ne peut ignorer la dimension sociale de ce rapport. Le sujet ne se construit pas hors sol, mais dans un espace *social* où l'individu femme n'est pas l'égal de l'individu homme. Les pathologies qui affectent le développement du sujet féminin dans une dynamique sexuelle et interpersonnelle méritent donc d'être explorées au regard du rapport social de sexe dans lequel elles se développent⁷. En admettant avec Freud et Lacan qu'interroger l'hystérie, c'est interroger le désir, le sujet divisé et même l'inconscient, alors il conviendrait aussi d'interroger plus largement *l'inconscient collectif* dans une perspective sociohistorique.

Le contexte historique : le mariage au XXI^e siècle et la mise en scène du couple

Pour Lacan, l'hystérie pose la question « Qu'est-ce qu'être une femme ? » Actuellement, la *bridezilla* pose plus spécifiquement la question « Qu'est-ce qu'être une mariée au XXI^e siècle » ? Il faut en effet remarquer que la *bridezilla* (contrairement à l'obsessionnelle du contrôle, dont elle est un avatar) ne peut se dissocier d'un contexte spécifique - le mariage - et que celui-ci n'est pas à prendre au sens général de l'institution ou de la vie conjugale, mais bien en tant que fête et rite de passage. La question de la *bridezilla* est plus précise que celle de la *femme*, et en particulier de *l'épouse*, qu'aurait posé l'hystérique au XIX^e siècle par exemple, puisqu'elle est spécifiquement reliée à la *mariée*. On peut donc s'interroger sur ce qui, dans la cérémonie du mariage au XXI^e siècle, devient brusquement « bridezillogène » ou hystérisant ?

La fête de mariage n'inaugure plus l'entrée dans la vie conjugale comme c'était le cas jusque dans les années 1970, mais célèbre plutôt le couple (voire la famille) qui cohabite déjà depuis longtemps. Bien que le mariage ne soit plus nécessaire pour faire couple, la fête du mariage n'a rien perdu de son faste, au contraire (Maillochon, 2019). Alors que les couples, obligés jusque dans les années 1970 de se marier pour vivre maritalement pouvaient bâcler leurs noces, les couples actuels, qui choisissent de se marier, organisent des noces somptueuses. Dans une société individualiste, soucieuse de réalisation personnelle et de mise en scène de soi, relayée par les réseaux sociaux, le mariage est un espace de représentation du couple déjà scellé, qui ne supporte pas la médiocrité. Les couples sont soumis à l'injonction de réussir leur fête qui, dès lors, est soignée dans les moindres détails. L'attention portée au style de la fête s'est accrue et notamment aux différentes dimensions de la décoration (Maillochon, 2016). Les noces sont désormais construites autour d'un thème à l'image du couple célébré (*vintage chic*, *glamrock*, cinéma des années 50...). Un « code couleur » unifie l'ensemble de la décoration intérieure et extérieure des espaces festifs et est parfois imposé aux tenues des invités. La fête comprend de multiples activités et surprises pour les convives qui rythment, à la cadence d'un métronome, le cours de la journée, voire d'un week-end...

⁷ De la même manière qu'Alain Ehrenberg (1998, 2010) explore l'évolution des pathologies mentales au regard de la transformation des structures et des normes sociales qui conditionnent le développement du sujet.

Le contexte matériel du mariage : les préparatifs, une activité dévorante

Organiser cette fête qui se doit d'être parfaite, à l'image du couple, constitue un projet conjugal intense et chronophage. Le temps moyen de préparation des noces n'a cessé de croître au cours des trente dernières années. La norme est de consacrer un an minimum à l'élaboration de cet événement, mais il est fréquent que ce temps soit largement dépassé d'une ou plusieurs années⁸ (Maillochon, 2016). Observer les préparatifs du mariage permet de dévoiler l'ampleur et la multiplicité des activités à réaliser, et la diversité des compétences qu'elle mobilise. Organiser son mariage commence généralement par une longue phase de quête d'inspirations qui requiert déjà curiosité, persévérance, sens de l'esthétique et techniques d'archivage pour ne citer que les qualités les plus largement mobilisées. Il faut ensuite rechercher les bons prestataires capables de réaliser ses envies, ce qui suppose de conduire des enquêtes de marché, de tenir sa comptabilité et pouvoir suivre en parallèle des dossiers différents mais interdépendants... Les préparatifs intègrent aussi la composition de la décoration, parfois sa fabrication requérant des techniques de cartonnage, de bricolage, d'art floral, etc. Les couples qui réalisent eux-mêmes les cartons d'invitation, les menus, les panneaux de signalisation pour orienter les invités le jour J, etc., doivent s'improviser poète ou humoriste, infographiste, imprimeur... Il ne faut pas négliger le service de communication pour concevoir un beau faire-part et un *save-the-date* qui le précède, et savoir tenir à jour la liste des convives et de leurs besoins en logement, etc. Une bonne expertise en réseaux sociaux est de rigueur pour garantir la visibilité du mariage. Des compétences en ressources humaines ne sont pas inutiles pour établir le plan de table et assurer une bonne ambiance entre les convives, etc. Le nombre et la diversité des compétences à mobiliser pour réussir son mariage est impressionnante : sens de l'esthétique, des chiffres, de l'organisation, de la planification, de la négociation, de l'écoute, accompagnés d'une bonne dose de patience, de détermination et de souplesse, etc. Le travail nécessaire est donc varié et complexe et exige une mobilisation intense et de longue durée. Organiser une belle fête de mariage s'apparente à une épreuve physique et mentale dont la réussite relève de la performance. On comprend que, dans ces conditions, quelques couples délèguent tout ou une partie du travail. On comprend aussi comment certaines femmes perdent le sens de la raison et de la mesure face à l'ampleur et la difficulté de la tâche. Si les femmes sont les seules à « virer » *bridezilla* face à cette vaste entreprise conjugale, c'est aussi qu'elles sont souvent les seules à la gérer.

Le contexte domestique : l'inégal partage du travail de préparation du mariage

La fête du mariage est actuellement conçue comme un projet *conjugal* (libéré des contraintes familiales (Segalen, 1995)) et qui serait l'expression de l'harmonie du couple, fondé sur l'égalité des deux individus. Les futurs époux décideraient de tout, ensemble, d'un commun accord. Cette égalité dans les discours est très diversement réalisée dans les faits, dans la distribution du travail de préparation des noces (Maillochon, 2009). L'inégal partage des tâches, visible pour un observateur extérieur au couple, n'est pas toujours perçu comme tel en son sein. Lorsqu'elles le perçoivent, les femmes l'expriment plutôt entre futures mariées, dans des tribunes uniquement féminines où elles sont sûres d'être écoutées, comprises. En dehors de ces espaces d'écoute bienveillante, leur témoignage évoquant l'injustice d'une répartition inégale du travail risque de ne pas être entendu ou de passer pour de viles récriminations. Les *bridezillas* sont toujours suspectes de provocation féministe. C'est au demeurant pour cette raison que l'on se méfiait autrefois des hystériques, susceptibles de faire voler en éclats la morale et l'ordre social en dénonçant sa profonde inégalité.

⁸ La crise sanitaire de 2020 et 2021 interdisant les rassemblements festifs ou les limitant temporellement par un couvre-feu a eu pour conséquence d'allonger encore ces délais.

Si les futurs maris reconnaissent leur moindre engagement dans les préparatifs du mariage, ils ont généralement un bon arsenal d'arguments permettant de se justifier en disjoignant la question de l'inégalité de celle de l'injustice de cet état de fait. Deux registres argumentatifs sont principalement utilisés par les couples (aussi bien par les hommes que les femmes) pour justifier le *choix* de l'inégalité : l'expression de préférences individuelles d'une part, et l'efficacité de la complémentarité du partage des tâches d'autre part, c'est-à-dire les mêmes qui ont longtemps permis de justifier l'inégal partage du travail domestique (Delphy, 2013) bien qu'ils se soient un peu renouvelés.

La thèse des préférences individuelles, qui justifierait que la mariée ait un goût plus prononcé pour les tracasseries du mariage que le marié, est depuis longtemps employée pour expliquer que les femmes aimeraient davantage cuisiner et repasser que les hommes, qu'elles se passionneraient pour le changement des couches et autres soins accordés aux enfants, et même qu'elles préféreraient avoir une moins belle carrière ou gagner moins d'argent qu'eux... Dans des domaines plus nobles, comme la consommation culturelle par exemple, la sociologie a pourtant démontré que les préférences individuelles n'excluent pas, au contraire, la prégnance de normes culturelles et sociales qui les gouvernent. On peut donc légitimement penser, comme les études de genre sur le travail l'ont depuis longtemps établi, que l'appétence des femmes pour les préparatifs du mariage est à chercher autant du côté des contraintes et structures sociales que de leurs goûts singuliers. Cependant, au niveau individuel, ou conjugal, il est encore difficile pour chacun et chacune d'admettre que ses inclinations personnelles sont des produits sociaux, en particulier dans une société de la performance qui invite à justifier ses actes comme l'affirmation et la réalisation de soi.

Le partage inégal des préparatifs du mariage est également justifié en vertu de sa prétendue efficacité pratique. Les hommes s'effaceraient volontiers devant des personnes plus compétentes qu'eux, une noble modestie qui ne s'observe pas dans tous les champs du travail. Cette fois, ce n'est pas la préférence individuelle, voire naturelle, qui justifie l'inéquité, mais les compétences acquises. La socialisation différentielle des femmes, notamment au travail domestique, les formerait mieux aux préparatifs du mariage - si tant est que l'organisation de noces, activité unique et spectaculaire, relève des mêmes compétences que le travail domestique, répétitif, technique et le plus souvent invisible. Jusque dans les années 1970, quand les noces avaient lieu principalement au domicile familial, leur organisation pouvait faire encore largement appel aux prétendues compétences féminines dans le registre de la cuisine et de la couture par exemple. Mais depuis la fin des années 1990, la préparation d'un mariage s'apparente à l'organisation d'un événement. La réalisation de ce type de fête requiert donc des compétences multiples relevant de nombreux corps de métier (producteur, réalisateur, scénariste, directeur artistique, conseillers financiers, mais aussi acteur, fleuriste, webdesigner, pâtissier, sommelier, esthéticienne, ingénieur du son, conseiller en image, vidéaste, commercial...) qui dépassent largement celles de la ménagère ou de la *kin-keeper*. L'organisation de noces comprend finalement plus d'activités valorisées, et souvent associées au pôle masculin (gestion, coordination, direction...), que d'activités techniques et répétitives associées au féminin. Dès lors, pourquoi les préparatifs d'un tel événement sont-ils majoritairement attribués aux futures épouses et assurés par elles et alors même que tous les couples cohabitent avant de se marier ?

Même si elles ne sont pas directement programmées socialement à savoir préparer leur mariage, les femmes prennent pourtant la quasi-totalité de la charge mentale et physique d'un travail qui pourrait être collectif, jusqu'à en perdre parfois la santé, mentale et physique. C'est donc bien un système injuste de partage inégal du travail fondé sur le rapport social de sexe, qui les expose à un surmenage pathologique. La peur de virer *bridezilla*, et d'être ramenée à l'image d'une hystérique qui gêne son entourage, donne parfois aux femmes l'ultime énergie pour voir la fatigue qui les submerge et reconnaître son origine structurelle. C'est donc

paradoxalement le risque de pathologie, plus que l'évidence de l'inégal partage des tâches, qui leur permet le plus souvent de réaliser l'injustice qu'elles subissent.

La naturalisation des *bridezillas* procède d'un déni de l'étiologie historique et sociale de l'affection qui les touche. Elle est, comme la figure de l'hystérique, toujours associée au féminin, sans que celui-ci ne soit inscrit dans un rapport social, comme le montre Nicole Edelman (2013). Ce n'est pas en raison de leur nature féminine, ni en raison de la spécificité de leur développement psychologique que les femmes se transforment en *bridezilla*, mais en raison de leur condition féminine qui définit leurs rêves quant à la cérémonie, leur rôle et leur charge, dans un rapport inégalitaire avec les hommes.

Les dommages d'une psychologisation de troubles systémiques

Les futures mariées sont inscrites dans un rapport social de genre qui les conduit à prendre en charge l'essentiel du travail d'organisation du mariage et de mise en scène du couple. L'ampleur et la difficulté de la mission peuvent expliquer que les femmes s'épuisent à la tâche, mais pas qu'elles deviennent folles, voire hystériques. Il nous faut donc encore expliquer pourquoi c'est une dramatisation de la peine associée au travail qui est exposée dans l'image de la *bridezilla*.

Le déni du rapport de genre au cœur du couple et de la pathologie

Pour comprendre leur dérapage à la fois physique et psychologique, il faut ajouter à la situation inégalitaire dans lequel les femmes se situent, la dénégation dont elle fait l'objet. Les futures mariées, qui vivent *bridezillas*, se sont trouvées face à un quadruple déni, de l'inégalité de leur situation, de l'injustice qui en émerge, du travail accompli et des souffrances endurées. Toute tentative de leur part pour faire reconnaître cette situation est interprétée comme un symptôme supplémentaire de leur affection.

Comme dit précédemment, l'inégal partage des préparatifs du mariage n'a rien d'une évidence au sein du couple. Si les femmes perçoivent assez rapidement qu'elles en font plus que leur futur époux, ces derniers font souvent de la résistance pour l'admettre. Ils s'auto-excluent de l'activité par ignorance du travail (« je ne savais pas ») ou pour le confort de leur femme (« je ne voulais pas te déranger »). Ceux qui s'engagent dans les activités ignorent généralement l'écart important qui existe entre leur « participation », souvent légère, et un véritable « partage » qui serait égalitaire. La plupart des hommes passent donc par une phase de déni de leur inégale participation au travail matrimonial qui s'inscrit, il est vrai, dans une organisation domestique qui ne facilite pas spécialement l'éveil des consciences. En effet, les couples mariés ont une vision plus sexiste du partage des rôles masculin et féminin que les couples en union libre ou pacsés (Rault, 2019). Ils fonctionnent aussi plus souvent sur un modèle de stricte division et spécialisation des rôles (Kellerhals *et al.*, 2004, 2006). Il peut donc être difficile, aussi bien pour les hommes que pour les femmes engagées dans cette logique conjugale, de remettre en cause un système qu'ils vivent déjà quotidiennement. Au déni du traitement inégalitaire que les *bridezillas* subissent, il faut ajouter un déni de l'injustice qui pourrait en résulter. En effet, les couples sont généralement plus prolixes pour justifier l'inégalité, c'est-à-dire rendre l'injustice acceptable, que pour corriger cette inégalité, un moyen qui semblerait pourtant plus efficace pour assurer une forme de justice entre les partenaires.

Tout l'édifice conjugal inégalitaire repose sur une minimisation, voire un déni masculin du travail féminin effectué, qui permet de minimiser l'inégalité du partage - et l'injustice conséquente. Rien, dans la nature intrinsèque des préparatifs, ne permet d'expliquer leur invisibilisation sociale. La plupart des activités requises (direction de projets, étude de marché,

etc.) sont auréolées d'un certain prestige lorsqu'elles ont lieu dans le secteur marchand plutôt que dans l'espace domestique. La minimisation de l'activité féminine n'est donc pas à chercher dans la nature des tâches effectuées, mais dans le système de genre qui impose l'inégale reconnaissance du travail et son inégal partage. Non seulement les femmes prennent en charge un travail plus important que leur époux, mais elles ne sont pas reconnues pour leur surcroît d'activité et sa haute qualification. Beaucoup seraient prêtes à accepter cet état de fait si leurs efforts étaient appréciés à leur valeur, comme un sur-engagement, et non pas ignorés ou minimisés. Dans une logique de spécialisation des tâches dont on a déjà vu les limites, les futurs époux ne voient pas de problème à leur moindre activité : « parce que tu aimes tellement ça » rétorquent-ils aux éventuelles récriminations de leur conjointe, comme si le travail accompli avec plaisir et intérêt perdait sa dimension de labeur. Les diverses satisfactions qui peuvent accompagner le travail d'organisation du mariage n'effacent pas toute sa pénibilité. Les femmes se transforment en *bridezillas* lorsque leurs souffrances sont méprisées ou moquées. Quelle violence plus extrême faite aux femmes que de nier leurs difficultés, leurs douleurs à la fois physique et psychique (tensions musculo-squelettiques de passer trop de temps à compulsiver des idées sur écran, fatigue, insomnies, nervosité...), au prétexte qu'elles ont accepté le job de préparer leur mariage, comme si le travailleur était le principal responsable du système d'organisation du travail qui le broie.

La responsabilisation de la victime

Comme dans tout système d'oppression, le maintien de l'injustice est conforté par le consentement, non éclairé, des victimes. Les femmes sont *in fine* tenues pour responsables d'un système qui les asservit et contre lequel elles ne se révoltent pas. Comment pourrait-il en être autrement ? Au moment de convoler en justes noces, c'est-à-dire de sceller l'union du couple, comment serait-il possible de dénoncer le rapport de genre dans lequel elle s'inscrit alors que l'idéologie occidentale du mariage d'amour (romantique) repose sur le déni des contingences matérielles et des contraintes sociales ? Comme Christine Delphy (2013) l'a montré à propos du travail domestique, l'enjeu n'est pas de décrire comment l'inégalité s'instaure dans le couple malgré l'amour, mais au contraire comment l'inégalité s'instaure grâce à l'amour, qui n'échappe pas miraculeusement au genre.

Quel genre de femme, si ce n'est une folle hystérique, pourrait à la veille de se marier dénoncer, sans qu'on lui rejette la faute, d'épouser un doux rêveur (qui pense que tout va se faire tout seul), un obsessionnel (qui ne sait que réserver un DJ), un incapable (qui ne sait ni faire, ni apprendre à faire), un paresseux (qui préfère jouer sur sa console plutôt que consulter un site de réservation de salles de réception), un égoïste (qui pense à ses activités professionnelles plus que conjugales), voire un esclavagiste (qui fait travailler gratuitement les autres) ou encore un tortionnaire (qui se moque de la peine ou de la souffrance de sa compagne et n'assiste pas une personne en danger)... alors qu'elle épouse tout simplement un homme, élevé dans un contexte de misogynie ordinaire, ignorant du système de genre qui lui est favorable. L'idéal de l'amour romantique, parce qu'il est lui-même pris dans un rapport de genre, accable la position défavorisée de sa propre infériorité. Dans ce système, les hommes sont toujours excusés, même de leur inertie. Ce sont les femmes qui sont tenues pour responsables de leur sort puisqu'elles tombent amoureuses d'hommes imparfaits et misogynes. La future épouse n'a qu'une alternative : aimer un sale type qui se présente sous l'image du prince charmant que l'idéal de l'amour romantique lui vend, ou aimer sa condition de femme du ménage et faire le dos rond. Face à ce cruel dilemme, les femmes n'ont finalement que le choix de la folie : furieuse ou silencieuse. En sorte que la future épouse ne peut se projeter

qu'entre deux figures pathologiques : l'hystérique/*bridezilla* ou la martyre, celle qui fatigue tout le monde ou celle qui souffre en silence (qu'on lui préfère largement).

Quand les soins psychologiques entretiennent la pathologie et le rapport de genre

Pour échapper à l'alternative (*bridezilla* ou martyre), dont les frontières ne sont d'ailleurs pas étanches, de nombreuses solutions pratiques sont proposées. Les mêmes sites, forums, réseaux sociaux qui engagent à faire du mariage le plus beau jour de la vie grâce à un travail titanesque délivrent aussi de précieux conseils pour ne pas craquer. Ils sont généralement de deux ordres. Les premiers reposent sur des suggestions positives : « Sois zen ! », « Fais ce qui te plaît ! », « *Keep cool* ! » qui fonctionnent en réalité comme des injonctions contradictoires puisqu'elles émergent dans un ensemble de discours qui préconise et illustre le contraire : tout prévoir, tout contrôler, assurer à tout moment, etc. Les seconds rassemblent diverses recommandations pratiques pour atteindre ce calme nécessaire : faire du sport, du yoga, de la méditation, programmer une retraite « détente » avant le mariage, entraîner son amoureux pour une soirée romantique au spa, etc. Ces conseils s'ajoutent donc à la longue liste de choses que les épouses doivent déjà accomplir. Certaines femmes tirent sans doute profit de ces prescriptions en hygiène de vie, mais beaucoup en tirent une culpabilité supplémentaire de ne pas prendre soin d'elles, de leur conjoint et de leur couple, et d'être finalement responsables, par leur déficience, de l'impasse dans laquelle elles se trouvent. Dans ce cas, comme dans l'analyse que Paul Watzlawick (1978) propose des structures psychologiques dysfonctionnelles, la solution est le problème. Les solutions n'ont qu'un effet cosmétique parce qu'elles conservent la structure pathogène dans lequel le problème se pose. Pour sortir du problème, il faut sortir du cadre dans lequel il est posé, il faut trouver une solution dans un autre paradigme. Toutes les recommandations livrées aux futures épouses pour qu'elles ne virent pas *bridezilla* n'ont qu'un effet de retard, ou d'acception, de la crise. Elles visent en quelque sorte à calmer l'utérus, les humeurs féminines sans s'attaquer aux racines du mal (du mâle) : le rapport social de genre.

Conclusion : Sociologiser les troubles psychiques

Le terme de *bridezilla* ramène à une essence féminine un trouble du comportement qui est en réalité le produit d'une situation sociale spécifique : l'injonction sociale à faire un « mariage parfait » et sa réalisation dans le cadre d'un partage du travail domestique, conjugal et familial inégalitaire. L'histoire en apparence anecdotique de ce terme offre un exemple supplémentaire de la manière dont la psychologisation d'un problème (qui va souvent de pair avec sa naturalisation), permet d'occulter les mécanismes de sa construction sociale et annule ainsi toute possibilité d'analyse et de résolution de celui-ci. Le diagnostic permet de conforter le système inégalitaire qui a produit le symptôme, au lieu de l'ébranler.

En réactivant en quelque sorte la figure de l'hystérique dans ses dimensions misogynes, le mariage d'amour et le rite nuptial qui est censé le célébrer, confortent le système de genre qui asservit les femmes. Dans ce cas, et comme Charcot l'avait pressenti dans des travaux qui n'ont pas eu de postérité (Edelamn, 2003), ce n'est pas la cause neurologique qui fait l'hystérique, mais plutôt sa place subordonnée dans un rapport de classe. C'est le paradoxe du mariage d'amour de ne pas avoir libéré les femmes de la domination masculine (Daumas, 2004). Même s'il prend des formes plus subtiles que le mariage arrangé, ou le mariage contraint, le mariage d'amour contribue à asseoir le rapport de genre auquel il prétend se soustraire.

BIBLIOGRAPHIE

DAUMAS Maurice, 2004, *Le Mariage amoureux, Histoire du lien conjugal sous l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin.

DAUMAS Maurice, MEKOUAR-HERTZBERG Nadia (sous la dir.), 2017, *Misogynie. Enjeux politiques et culturels*, Pau, Presses Universitaires de Pau et des pays de l'Adour.

DAUMAS Maurice, 2017, *Qu'est-ce que la misogynie ?*, Paris, Arkhê.

DELPHY Christine, 2013, *L'ennemi principal (T1 : Economie politique du patriarcat)*, Paris, Syllepse.

EDELMAN Nicole, 2003, *Les métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte.

EHRENBERG Alain, 1998, *La Fatigue d'être soi – dépression et société*, Paris, Odile Jacob.

EHRENBERG Alain, 2010, *La Société du malaise*, Paris, Odile Jacob.

INGRAHAM Chrys, 2008, *White Weddings : Romancing Heterosexuality in Popular Culture*, New-York, Routledge.

KELLERHALS Jean, WIDMER Eric, LEVY René, 2003, *Couples contemporains : cohésion, régulation et conflits*, Zürich, Seismo.

KELLERHALS Jean, WIDMER Eric, LEVY René, 2004, *Mesure et démesure du couple*, Paris, Payot.

MAILLOCHON Florence, 2011, « Le cœur et la raison. Amis et parents invités au mariage », *Genèses*, n°83, p. 93-117.

MAILLOCHON Florence, 2016, *La passion du mariage*, Paris, Puf, collection « Le lien social ».

MAILLOCHON Florence, 2019, « De la tradition à la personnalisation : redéfinition des normes du mariage en France de 1960 à nos jours », *Population*, vol. 74, n° 1, p. 41-72.

RAULT Wilfried, 2019, “Is the Civil Solidarity Pact the Future of Marriage? The Several Meanings of the French Civil Union”, *International Journal of Law, Policy and the Family*, vol. 33, p. 139-159.

SCHAEFFER Jacqueline, 2000, « L’hystérie : une libido en crise face à la différence des sexes », in ANARGYROS-KINGER Annie (dir.) *Hystérie*, Paris, Puf, p. 107-138.

TRILLAT Etienne, 1984, « Promenade à travers l'histoire de l'hystérie », *Histoire, économie & société*, n° 3-4, p. 525-534.

TRILLAT Etienne, 1986, *Histoire de l’hystérie*, Paris, Seghers.

WAZTLAWICK Paul, 1978 (trad. 1980), *Le langage du changement. Éléments de communication thérapeutique*, Paris, Seuil.